# LA FEMME SANS TÊTE

(IMITÉ DE L'ITALIEN.)

MÉLODRAME-FÉERIE EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

ORNÉ DE DIVERS CHANGEMENS A VUE,

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le Mardi* 16 *Septembre* 1806.

A PARIS,

*à Paris Chez Corbaux, Md. de Musique à la Lyre d'Or sur le pont Neuf vis-à-vis le quai des Orfevres.*

1806.

Digitized by Google

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| ELORIDOR, Génie, père de Flora. | M. CAMEL. |
| SYLPHINA, Fée, mère d'Alidor. | M. DHERBOUVILLE. |
| DULCIDOR, Génie, frère de Floridor et de Sylphina. | M. FERDINAND. |
| FLORA, amante d'Alidor. | Mlle. RIVET. |
| ALIDOR, amant de Flora. | Mme. PICARD. |
| BONDALA, domestiques de Floridor. | M. DUMÉNIS. |
| BONDINO, domestiques de Floridor. | M. PASCAL. |
| VIOLETTA, promise à Bondina. | Mlle. JULIE. |
| UN GÉNIE. | Mlle. LEBLANC. |
| UN AUTRE GÉNIE. | Mlle. LAMARRE. |
| UN PAYSAN. | M. BEUZEVILLE. |

Danseurs, Génies, Démons aux ordres d'Alcidor; Suite des Génies et de la Fée.

---

*La scène se passe dans une des îles des Génies.*

---

Il n'y a d'Edition approuvée par les Auteurs, que celle signée par l'Éditeur, qui poursuivra les Contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

Digitized by Google

LA

# FEMME SANS TÊTE

## ET LA TÊTE SANS CORPS.

## ACTE PREMIER.

*(Le Théâtre représente une tour environnée de nuages suspendus, qui s'étendent du haut en bas, et remplissent le fond; sur la gauche on distingue la porte du château.)*

### *SCENE PREMIERE.*

DULCIDOR, FLORA.

*(Dulcidor, sous le costume d'un sauvage gardien de la tour, en fait sortir Flora, qui paraît plongée dans la rêverie; il la suit, et lorsqu'elle s'arrête, il lui dit :)*

DULCIDOR.

Eh bien! Flora, vous m'avez promis que si je vous laissais sortir, vous m'ouvririez votre cœur, et vous ne me dites rien?

FLORA.

Que veux-tu que je te dise?

DULCIDOR.

Ce que vous pensez.

FLORA.

Je ne pense rien.

DULCIDOR.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose..... Allons, parlez donc?

FLORA.

Laisse-moi.

DULCIDOR.

Puisque vous ne voulez rien dire, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avait un.....

Digitized by Google

FLORA.

Oh! tu vas me conter une histoire? Je ne suis pas aujourd'hui disposée à en entendre.

DULCIDOR.

Ecoutez seulement : je vous réponds que celle-ci vous intéressera. Parmi les Génies, il y en avait donc un, beau, bien fait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, comme la plupart des femmes les aiment. Après en avoir abusé un grand nombre, il séduisit et sacrifia ensuite à une simple mortelle la fée Fioréla; mais celle-ci, au désespoir de se voir abandonnée, complotta, cabala avec d'autres victimes de la perfidie de son séducteur. Notre Génie à bonnes fortunes fut cité au conseil souverain des Fées, et voici l'arrêt qui fut rendu. « Le Génie Floridor.... »

FLORA.

Le Génie Floridor! eh! c'est mon père.

DULCIDOR.

Lui-même; et c'est aussi son histoire que je vous raconte : on n'instruit pas ordinairement les enfans des frédaines de leurs parens, sans de fortes raisons; vous jugerez des miennes par la suite de mon récit. Revenons à l'arrêt : « Le Génie Flo-
» ridor deviendra laid, pesant, lourd, décrépit à l'instant
» que la fille qu'il a eu d'une mortelle (c'est vous) pressée
» par son amour, en fera l'aveu à son amant. »

FLORA.

O ciel!

DULCIDOR.

Ce n'est pas tout. Votre père a, parmi les fées, une sœur du même caractère que lui, vive, folle, étourdie, coquette capricieuse, et bravant intrépidement toutes les bienséances, Un génie qu'elle trompait, l'ayant surprise avec un mortel. la traduisit au conseil des Fées, et obtint contre elle l'arrêt que voici : « A l'instant où le fils que la fée Sylphina a eu d'un
» mortel, pénétrera dans le lieu qui recélera l'objet de son
» amour, la tête de la fée sera séparée de son corps, jusqu'au
» moment marqué par les Destins. »

FLORA.

Ah! Dieu! une femme sans tête!

DULCIDOR.

Il est certain que pour une coquette, qui n'est occupée que de ses graces, de son ajustement, de son maintien, de sa tournure, il ne sera pas gai pour elle, en s'examinant, de ne

Digitized by Google

rien trouver de ces formes enchanteresses, qui la séduisaient elle-même.

FLORA.

Et l'arrêt contre mon père.....

DULCIDOR.

N'est pas plus agréable, j'en conviens : un petit maître passer de la fraîcheur et des graces du bel âge, à la laideur et à la décripititude, c'est faire une vilaine cascade; aussi est-ce pour parer ce coup fatal, qu'il vous tient depuis l'âge de cinq ans enfermée dans ce château. La Fée sa sœur avait pris la même précaution à l'égard de son fils; mais ce fils s'est échappé : c'est ce jeune homme qui s'arrêta hier si long-temps à vous considérer, tandis que vous étiez à la fenêtre; c'est lui qui vous parut si aimable, et à qui, sans doute, vous avez rêvé toute la nuit.. .. Mais quoi! vous voilà toute en larmes?

FLORA.

Que je suis malheureuse!

DULCIDOR.

Pourquoi donc?

FLORA.

Mon père ne voudra jamais devenir laid; il me tiendra toujours renfermée dans ce château, et j'y périrai d'ennui.

DULCIDOR.

Non, ma chère Flora, connaissez moi : j'ai pris la figure du sauvage Furibo, qui vous a gardée jusqu'à présent; mais je suis le génie Dulcidor, frère de votre père. Prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens, contre mon frère et ma sœur, vous défendre, vous et votre amant.

FLORA.

Ah! mon cher oncle! mon cher oncle!

DULCIDOR.

J'ai été indigné de voir un père et une mère, livrés à tous les égaremens du cœur et de l'esprit, condamner des enfans à une éternelle prison..... Mais j'apperçois Bondala et Bondino; ils sont au service de votre père; il ne faut pas qu'ils voient que je vous laisse sortir; rentrez vîte, tandis que, sous cette figure qui me déguise à leurs yeux, je vais tâcher de savoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORA.

Mon cher oncle! je n'ai d'espoir qu'en vous.

DULIDOR.

Il y aura bien des obstacles; mais j'espère les surmonter tous. (*Flora rentre*).

Digitized by Google

## SCENE II.

DULCIDOR, BONDALA, BONDINO.

BONDALA, *à Bondino.*

Le pari tient toujours.

BONDINO.

Certainement !

BONDALA.

Tu perdras.

BONDINO.

Nous verrons.

BONDALA, *à Dulcidor.*

Eh ! bonjour, mon cher sauvage.

DULCIDOR.

Bonjour.

BONDINO.

Serviteur, l'ami.

DULCIDOR.

Serviteur.

BONDALA, *caressant Dulcidor.*

La voilà, cette moutache ! la belle moustache ! Eh bien Bondino, paries-tu encore ?

BONDINO.

Toujours.

DULCIDOR.

Qu'avez-vous donc parié ?

BONDALA.

En venant ici, nous parlions de toi et de ton rare mérite ; il m'a soutenu que ta moustache était postiche.

BONDINO.

Et je le soutiens encore.

BONDALA.

Je te soutiens qu'elle est naturelle.

BONDINO.

Elle ne l'est pas, te disje.

BONDALA.

Elle ne l'est pas ? Quel entêté mulet ! Ça me met dans des colères..... Tiens, regarde, animal.....

(*Il traîne fortement Dulcidor par la moustache*).

Digitized by Google

DULCIDOR.

Ahie ! ahie ! ahie ! coquin ! coquin !

BONDALA, *la quittant, à Bondino.*

Disputeras-tu encore ?

BONDINO.

Sans doute.

BONDALA.

Quoi, tu nas pas perdu ?

BONDINO.

Non, je veux essayer moi-même.

DULCIDOR.

Essaie toi-même ?

BONDINO.

Oui, pour me convaincre.

DULCIDOR, *levant sa massue.*

Eh bien, approche.

BONDINO.

Non, le pari est nul.

BONDALA.

Oh ! que c'est bête ! Laisse-le faire ; quand ce ne serait que pour l'honneur de ta moustache, je t'en prie, mon bon moustapha.

DULCIDOR.

Marauts ! si je laisse tomber ma massue.....

BONDALA, *rentrant.*

Qu'il est brutal, ce vilain Stoghogoth ! Il me fait perdre cet argent-là, comme si on me le volait dans ma poche.

DULCIDOR, *voulant s'en aller.*

Au revoir.

BONDALA.

Où vas-tu donc ?

DULCIDOR.

A mon poste.

BONDALA.

A ton poste, vilain marabon ? Demeure. Le Génie notre maître a su qu'un jeune homme rôda hier pas mal de temps autour de ce château.

DULCIDOR.

Il est vrai.

BONDALA.

Mam'zelle Flora l'a-t-elle vu ?

Digitized by Google

DULCIDOR.

Oui.

BONDALA.

Se sont-ils parlés?

DULCIDOR.

Non.

BONDALA.

Notre maître nous envoie te dire de veiller plus exactement que jamais sur mam'zelle Flora.

DULCIDOR, *froidement, voulant sortir.*

Il suffit; j'assommerai ce jeune homme s'il revient.

BONDALA.

Animal! notre maître ne t'a-t-il pas défendu d'employer la force contre ceux qui tâcheront de se faire aimer de sa fille?

DULCIDOR.

Je n'y pensais plus.

BONDALA.

Il nous a promis une fameuse récompense, à moi et à Bondino, si nous pouvons, par quelque moyen, éloigner ce jeune godelureau..... Bondino!

BONDINO.

Quoi?

BONDALA.

Il me vient une fière idée.

BONDINO.

Voyons.

BONDALA.

Je prendrai un des habits de mam'zelle Flora; je me présenterai comme si c'était elle.....

BONDINO.

Peste soit de l'imbécille! avec un tel minois, vouloir qu'on le prenne pour une jolie fille!

BONDALA.

Pourquoi non? j'ai une figure.....

BONDINO.

Qui sous des habits de femme ressemblerait à la femelle d'un singe.

BONDALA.

Ah! mon Dieu, qu'il est bête ce garçon-là! qu'il est donc donc bête! Tiens, tu vois ce sapajon-là? il est bien butor, bien lourd, bien épais? eh bien, je gage qu'il devine mieux que toi.

Digitized by Google

DULCIDOR.

Tu te trompes, je ne devines jamais.

BONDALA.

Eh bien! lourdauts que vous êtes, écoutez-moi. Je dirai à ce galant, que mon père, par la puissance de son art, m'a ainsi dévisagée, à celle fin que mon cœur ne fasse pas ressortir la finesse de mes traits, et que la méchanique de ma physionomie ne trouble pas le luminaire de mes amoureux.

DULCIDOR.

Ton projet commence à me sourire, je te conseille de le mettre à exécution; car, selon toute apparence, le galant ne tardera pas à se rencontrer par ici.

BONDALA.

En ce cas, allons vîte nous déguiser, Bondino; et toi, Moustapha, si par hasard il arrivait, amuse-le un peu, pour nous donner le temps de nous costumer.

DULCIDOR.

Reposez-vous sur moi. (*Il rentrent au château*).

---

## SCENE III.

DULCIDOR, *seul.*

Parbleu! il faut avouer que pour un Génie, mon frère a choisi là deux serviteurs bien sots! (*bruit d'orchestre*). Mais quel bruit de ce côté? (*Il va regarder*) Que vois-je? Floridor lui-même. Il vient sans doute s'assurer que sa fille n'est point sortie de sa retraite..... Mais, je ne me trompe pas, Sylphina, ma sœur, le suit; elle a l'air fort agitée; lui fort inquiet: cela pourra me faire passer un moment agréable.

---

## SCENE IV.

DULCIDOR, SYLPHINA, FLORIDOR.

SYLPHINA, *suivant Floridor.*

Je vous le répéte, mon frère, il est possible que ce soit lui qu'on ait vu rôder autour de ce chateau.

FLORIDOR.

Eh non, vous dis-je, ma sœur.... Ah! te voilà Furibo? Eh bien, ma fille?.. ..

DULCIDOR.

Est toujours dans le château.

FLORIDOR.

Et ce jeune homme qui a paru dans ces environs.. ..



Digitized by Google

DULCIDOR.

S'en est éloigné depuis hier.

FLORIDOR, *respirant.*

Ah!....

SYLPHINA.

Dis-moi, Furibo, as-tu remarqué ses traits? et ne pourrais-tu me dire ce qu'il peut être.

DULCIDOR.

J'ignore de qui il tient la naissance; mais je suis tenté de croire que l'amour y a présidé.

FLORIDOR, *agité.*

C'est donc un homme.....

DULCIDOR.

Charmant.

FLORIDOR.

Dieux!

SYLPHINA.

C'est mon fils.

FLORIDOR.

Il n'a pas vu ma fille?

DULCIDOR.

Pardonnez-moi, seigneur.

FLORIDOR.

Je suis perdu.

SYLPHINA, *agitée.*

Aurait-il pénétré dans le château?

DULCIDOR.

Non, madame: Flora prenait l'air à sa fenêtre, lorsque leurs regards se sont rencontrés.

FLORIDOR.

Et tu n'as pas puni ce téméraire?

DULCIDOR.

Vous-même m'aviez défendu d'employer la force.....

FLORIDOR.

Il est vrai. Cet arrêt fatal.....

SYLPHINA.

Furibo, tu es sûr qu'il n'est pas entré dans le château?

DULCIDOR.

Très-sûr.

Digitized by Google

FLORIDOR.

Mais enfin se sont-ils regardés long-temps?

DULCIDOR.

Je l'ignore, seigneur; car le jeune inconnu a disparu à mon approche.

FLORIDOR.

Et la route qu'il a prise....

DULCIDOR.

Est entièrement opposée à celle qui mène au château.

FLORIDOR.

Je respire encore.... Ah! ma sœur, dans quelle affreuse position je me trouve!

SYLPHINA.

Et la mienne, mon frère, croyez-vous qu'elle soit agréable?

FLORIDOR.

Ah! ma sœur, quelle différence! Moi, que la nature combla de tous ses dons, qu'elle accabla de tous ses présens; moi, dont mille beautés enviaient partout les hommages, qui les leur prodiguais ou les leur refusais à mon gré; moi, passer tout-à coup de l'âge charmant des plaisirs à une honteuse laideur, à une affreuse décrépitude! n'inspirer, au lieu de l'amour et de la tendresse, que l'horreur et l'effroi! me voir repoussée avec mépris par tout ce qui m'accueillait jadis avec la plus vive ardeur et l'empressement le plus marqué; et, pour comble de maux, vivre en attendant cet horrible état dans des transes, dans des angoisses perpétuelles! Non, ma sœur, non, il n'est point de destin plus affreux que le mien!

SYLPHINA.

Que dites-vous, mon frère? Et moi, qui ne marchais jamais qu'environnée de mille adorateurs, qui respirais ou rejettais leur encens, qui d'un geste, d'un coup d'œil, les faisais ployer sous mes moindres caprices, qui d'un mot les précipitais en esclaves à mes pieds; moi, dis-je, que la nature semblait avoir formée pour dominer sur tout ce qui respire, voir tout-à-coup, au milieu de la plus brillante carrière, ma tête se séparer de mon corps! l'une voyager au Nord, et l'autre au Midi: je vous le demande, mon frère, inventa-t-on jamais un plus cruel supplice?

FLORIDOR, *riant.*

Dites donc un plus plaisant, ma sœur.

SYLPHINA.

Quoi! vous pouvez?....

Digitized by Google

FLORIDOR.

Non, d'honneur! je trouve l'arrêt porté contre vous tellement comique, qu'il me fait oublier en ce moment tout ce que le mien a de rigoureux.

SYLPHINA.

Quels charmes pouvez-vous trouver dans une femme réduite en cet état?

FLORIDOR.

Comment, quels charmes? Mais infiniment, ma sœur.

SYLPHINA.

Allons, vous extravaguez. N'allez-vous pas me dire aussi qu'il existe des femmes sans tête?

FLORIDOR.

S'il en existe? Beaucoup.

SYLPHINA.

Où les avez-vous vu?

FLORIDOR.

Dans le monde : l'observateur en rencontre tous les jours.

SYLPHINA.

Tous les jours?

FLORIDOR.

Oui, ma sœur; et ce sont ces femmes qui sèment le plus de roses sur les épines de la vie.

SYLPHINA.

Je crois, mon frère, que la crainte de subir votre arrêt vous fait déraisonner.

FLORIDOR.

Point du tout; consultez les amans, même les maris, tous vous diront que leurs femmes ne sont jamais plus charmantes que lorsqu'elles ont perdu la tête. . Et vous-même, ma sœur, d'après ce que m'a confié le génie Zéphirin, qui vous rencontra un jour où vous aviez perdu la vôtre....

SYLPHINA.

Zéphirin est un sot.

FLORIDOR.

J'en suis sûr; et sa chère moitié.....

SYLPHINA.

Je devine à présent le but de ce persifflage, et j'attends, pour y répondre, que le beau, le galant Floridor soit métamorphosé en vieillard, aussi laid que repoussant.

Digitized by Google

DULCIDOR, *à part.*

La scène va s'échauffer.

FLORIDOR.

Le vieillard répliquera sans peine à une femme sans tête.

SYLPHINA.

Floridor, songez que la mienne ne m'a pas encore quittée.

FLORIDOR.

Sylphina, songez que je ne suis pas encore un vieillard repoussant.

SYLPHINA.

Ce n'est pas faute de l'avoir mérité.

FLORIDOR.

A qui la faute?

SYLPHINA.

Mais à vous, je pense? Si vous n'eussiez pas tendu vos piéges séducteurs sous les pas de mille beautés; si, n'abusant pas des dons que vous avez reçus du ciel, vous n'eussiez pas sacrifié à votre orgueil, à votre vanité tant de victimes innocentes.....

FLORIDOR.

Ah! ma sœur! innocentes n'est pas le mot; toutes celles à qui j'offris mes hommages l'étaient bien moins que les crédules adoateurs de vos charmes, que vous traînez en esclaves à votre suite.

SYLPHINA.

Ah! ce sont ces perfides adulateurs qui m'ont perdue! c'est à l'encens dont ils flattaient sans cesse ma vanité que je dois le supplice qui m'attend!

FLORIDOR.

Et moi celui que je dois subir, à ces maudites femmes sans tête.

DULCIDOR, *à part.*

J'aperçois Alidor, rompons cet entretien.

(*Il regarde à droite et à gauche en remontant la scène*).

DULCIDOR, *vivement.*

Suspendez pour un moment les tendres douceurs que vous vous dites, et songez à parer le danger qui vous menace.

FLORIDOR, SYLPHINA, *tremblant.*

Que veux-tu dire?

DULCIDOR.

Que le jeune homme d'hier, vient d'entrer dans le sentier qui conduit à la forêt voisine. (*Indiquant la droite.*) Mes yeux n'ont pu le méconnaitre.

FLORIDOR.

Ah! ma chère sœur!

Digitized by Google

SYLPHINA.

Ah ! mon cher frère !

FLORIDOR.

Volons sur ses traces, et tâchons de sortir de l'horrible incertitude où nous jette son apparition.

SYLPHINA.

Oh ! je ne vous quitte plus ; marchons.

FLORIDOR.

Et toi, Furibo, veille plus que jamais sur ma fille.

DULCIDOR.

J'en réponds sur ma tête.

(*Ils sortent*).

---

## SCENE V.

DULCIDOR, *seul, les regardant aller, en riant.*

Oh ! les bonnes gens ! ils courent de ce côté après le jeune homme, et je le vois paraître de celui-ci..... il s'avance ; observons d'abord ses mouvemens.

---

## SCENE VI.

DULCIDOR, ALIDOR, *au fond.*

(*Il considère le château*).

DULCIDOR, *sur l'avant-scène.*

Il regarde s'il ne verra point paraître sa maîtresse ; les pauvres amans sont menacés de grands malheurs, mais je les protégerai. Eprouvons d'abord, à l'aide de mon art, si mon cher neveu est capable d'affronter les dangers et la mort, et s'il ne se laissera point épouvanter.

ALIDOR, *s'approchant de Dulcidor.*

Mon ami, à qui appartient ce château ?

DULCIDOR.

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ALIDOR, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

DULCIDOR, *se plaçant entre lui et le chateau, lève sa massue.*

Ose en approcher.

ALIDOR.

Ah ! tu me menaces. (*Il met l'épée à la main*).

Digitized by Google

## SCENE VII.

BONDALA, ALIDOR, BONDINO.

BONDALA, *en femme, s'appuyant sur Bondino, aussi en nourrice.*

Arrêtons-nous ici, ma bonne, je n'en puis plus.

ALIDOR.

Mesdames, vous sortez de ce château? pourriez-vous me dire quelle est cette jeune personne que je vis hier à cette fenêtre?

BONDALA.

Hélas!

BONDINO.

Hélas!

ALIDOR.

Lui serait-il arrivé quelque malheur?

BONDINO.

Seigneur, cette jeune personne dont la vue parut vous intéresser, et à qui vous avez inspiré un amour d'une trempe....

BONDALA.

Arrête, ma bonne, songe que ma pudeur va rougir.....

BONDINO.

Mademoiselle, nous n'avons pas le temps d'observer les bienséances..... Seigneur, la voilà.

ALIDOR.

Qui! cette chouette?

BONDALA.

Je me meurs.

BONDINO.

Ma petite, ma chère petite?

BONDALA.

Je suis une chouette à ses yeux!

BONDINO, *à Alidor.*

En vérité, seigneur, cela n'est pas bien.

ALIDOR.

Quoi! tu voudrais me persuader.....

BONDINO.

Ce qui n'est que trop vrai: c'est elle, et vous voyez en moi sa fidelle nourrice.

Digitized by Google

ALIDOR.

Serait-il possible? Mais après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. Quoi! vous seriez cette personne adorable.....

BONDALA.

Ah! laissez-moi, laissez-moi.

ALIDOR.

Arrêtez.....

BONDALA.

Je suis, dites-vous, une chouette?

ALIDOR.

De grace.....

BONDINO.

Ma petite, vous êtes si changée! il est bien excusable.

BONDALA.

Non, il ne l'est pas.

ALIDOR.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci; daignez éclaircir ce mystère, et comptez que je suis prêt à sacrifier mille fois ma vie pour vous servir et vous venger.

BONDALA, *soupirant.*

Ah! qu'on est faible quand on aime! Seigneur, apprenez que mon père, qui est un joli Génie, instruit que j'étais menacée d'un grand malheur, le jour où je dirais à mon amant ces mots si doux : « *Je vous aime* », me tient renfermée dans ce château depuis l'âge de cinq ans, pour me soustraire aux regards des amans..... Mais hier, nous ayant vu au pied de ce chateau, j'ai senti.... un trémoussement.... un tic toc.... qui fait que.... je ne puis vous en dire plus.

ALIDOR.

Ah! de grace, madame, achevez.

BONDALA.

Que vous dirai-je, seigneur? Mon père, qui vous aura sans doute aperçu, pour me punir du plaisir que je prenais à vous voir, m'a ravi, d'un coup de sa baguette, le peu de charmes que j'avais.

ALIDOR.

Mais n'est-il aucun moyen de vous rendre ce trésor?

BONDINO.

Un seul; mais je doute que vous voulussiez l'employer.

Digitized by Google

ALIDOR.

Ah! parlez, de grace; vous me voyez prêt à tout entreprendre.

BONDINO.

Il faut, seigneur, vous diriger toujours vers l'Orient, marcher pendant quinze jours, et au bout de ce terme.....

ALIDOR.

Au bout de ce terme?

*(Ici Flora paraît à la fenêtre du château.)*

BONDINO.

Vous arrêter, prendre cette ceinture, et vous en appliquer sur le corps, pendant huit jours, vingt-deux coups bien comptés. J'irais volontiers vous épargner la peine de vous les donner vous-même; mais je ne puis quitter ma chère enfant.

FLORA, *à la fenêtre.*

Ah! misérables! Seigneur, châtiez ces deux fourbes, qui se sont ainsi déguisés pour vous tromper.

ALIDOR, *les rossant avec la ceinture.*

Ah! marauts!

BONDALA.

Seigneur, Seigneur, prenez garde, je suis la véritable Flora; celle qui est là-haut n'est qu'un fantôme.

ALIDOR, *rossant Bondino.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice!

BONDINO.

Ahi! ahi! ahi!

AEIDOR, *les poursuivant, les quitte et revient.*

Les coquins! comme ils me jouaient! Voyons s'il se présentera encore quelque obstacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château.

*(Pantomime pour l'entrée d'Alidor dans le château.)*

---

## SCENE VIII.

LES MÊMES, DULCIDOR, *dans le fond.*

DULCIDOR, *à part.*

Je suis fort content et de l'intrépidité que mon neveu a montré contre ces monstres, que je n'avais produits que pour éprouver son courage, et de la petite correction qu'il a donnée à ces drôles-ci. On voit, à leurs contorsions et à leurs grimaces,



Digitized by Google

que les épaules leur font mal. ( *haut.* ) Ce jeune homme me paraît peu poli avec le beau sexe?

BONDALA.

Je crois, vilain marabou, que tu te mocques de moi? Si tu n'avais pas ta bûche, je te rendrais tous les coups que nous avons reçus.

BONDINO.

Il le mériterait bien ; mais, patience, je vais dire à notre maître la façon dont tu le sers.

DULCIDOR.

Apprends que je n'ai pas de maître, que je ne sers que la justice et l'équité, et que je suis Dulcidor.

BONDALA, *se jetant à genoux.*

Ah! seigneur, pardonnez l'ignorance qui nous faisait ignorer.... que, sous cette vilaine figure, vous étiez.....

BONDALA, *de même.*

C'est vrai, seigneur; et si j'avais su que c'était vous, je n'aurais pas été assez malhonnête pour vous tirer la moustache.

DULCIDOR.

Il suffit : levez-vous, et répondez-moi. Si vous aviez un bon maître, qui vous mît un jour à votre aise, seriez-vous honnêtes gens?

BONDALA.

Oh! oui; je crois que je serais honnête homme, si j'avais le moyen de n'être point un fripon.

DULCIDOR.

Eh bien, je vous promets de vous récompenser au-delà de vos espérances, attachez-vous à moi.

BONDINO.

Volontiers.

BONDALA.

De tout mon cœur; aussi bien votre frère nous a toujours promis sans rien tenir; au lieu que vous, vous avez la réputation d'être un Génie de probité et d'honneur.

DULCIDOR.

Vous serez contens de moi, si je le suis de vous... Ces murs s'ébranlent..... cette tour s'écroulera, et les différentes personnes que mon frère y tient enchantées reprendront leur figure naturelle, à l'instant où ma nièce avouera à son amant qu'il est aimé.

Digitized by Google

BONDALA.

Quand cela ?

DULCIDOR.

A l'instant. Il faut croire que la pudeur et la crainte disputent encore dans son cœur le terrein à l'amour.

BONDALA.

Oh ben! l'amour l'emportera, j'en réponds... Voyez, voyez... ma foi, la pudeur ne va plus que d'une jambe... la tour s'en va au diable.... l'y voilà.

*(Les nuages se dissipent; la tour s'écroule; on voit Alidor aux genoux de Flora: il est entoure des différentes personnes qui etaient enchantées dans les jardins du château, qui forment un groupe.)*

*Fin du premier Acte.*

---

# ACTE II.

*(Le Théâtre représente des jardins remplis d'arbres, de bosquets, de treillages, de bustes; une balustrade fermée, terminée par une colonne de quatre pieds.)*

---

## SCENE PREMIERE.

DULCIDOR, BONDALA, *un linge au doigt.*

BONDALA, *se tournant le visage à deux mains, entre-tournant; Dulcidor le suit.)*

Ah! mon Dieu, mon Dieu, queu giffe! La tête m'en tourne.

DULCIDOR.

Qu'as-tu donc, Bondala?

BONDALA, *tournant toujours.*

Non, jamais on n'a claqué un homme dans ce goût-là.

DULCIDOR, *l'arrêtant.*

Veux-tu bien t'arrêter à la fin, et me dire ce que tu caches là avec tant de soins?

BONDALA.

Oh! seigneur, si je le cache, c'est pas de peur qu'y s'en aille; il a été trop bien appliqué pour ça. Voyez putôt si y n'sont pas marqués tous les cinq.

Digitized by Google

DULCIDOR, *riant.*

Comment, c'est un soufflet qu'on t'a donné ?

BONDALA.

Et un bon, je m'en vante.

DULCIDOR.

Qui t'a manqué à ce point ?

BONDALA.

Plût à Dieu qu'on m'eût manqué ! la joue ne me cuirait pas tant.

DULCIDOR.

Mais enfin, qui t'a fait ce cadeau ?

BONDALA.

Je n'en sais rien.

DULCIDOR.

Tu n'en sais rien ?

BONDALA.

Non. Oh ! c'est une histoire ! C'est la deuxiéme qui m'arrive depuis une heure.

DULCIDOR.

Conte-moi donc cela.

BONDALA.

Imaginez-vous que je me promenais, comme je vous dis, il y a une heure, sous ces gros arbres qui sont là-bas, tout au bout du château, où ce qu'il y a parmi des colonnes cassées, vous savez bien?

DULCIDOR.

Oui, oui.

BONDALA.

Il n'y avait pas deux minutes que j'y étais, lorsque j'entends une voix qui se met à dire comme ça : *Que j'aurais de plaisir à me venger sur ce misérable !* A ces mots, je sens la peur qui veut me prendre ; mais quoique ça je me retourne, et je vois, tout à côté de moi, une tête de femme plantée sur un morceau de colonne.

DULCIDOR, *à part.*

C'est sans doute celle de ma sœur. ( *haut.* ) Eh bien ?

BONDALA.

Eh bien ! je reste d'abord en stupéfaction. Cependant, comme sa tête était jolie, ça me rassure, et je m'avance pour lui prendre le menton ; mais je n'eus pas plutôt allongé la main, que, crac, s'te diable de tête ouvre la bouche, et me mord le doigt d'une

Digitized by Google

force terrible. Je me retire en criant comme un enragé; je m'arrête pourtant, bien en colère, et je vas pour répondre à la tête ; pas du tout, la maligne tête s'était envolée sur un arbre, où ce qu'elle me riait au nez, en m'appelant nigaud, imbécille.....

DULCIDOR, *riant.*

Ha! ha! ha!

BONDALA.

Vous riez de ça, vous?

DULCIDOR.

Sans doute : c'est une plaisanterie.

BONDALA.

Vous appelez ça une plaisanterie, que mon doigt ne tenait plus qu'à un fil, et que sans mam'zelle Violetta, qui vient de mé le rapapillotor, j'en aurais un fier morceau de moins.

DULCIDOR.

Rassure-toi, ce ne sera rien. Passons à ton autre histoire.

BONDALA.

La v'là. Pour récompenser mam'zelle Violetta du soulagement qu'elle m'avait procuré, en rapatriant mon doigt avec ma main, j'ai voulu lui faire présent d'un joli bouquet : je viens pour ça dans ce grand bosquet de fleurs qu'est là, ici à coté. Je ne suis pas plutôt entré, que j'allonge le bras pour en cueillir, lorsque, pan! v'là une branche qui me fouette le nez. Moi, qui me mets dans l'idée que c'est quelqu'un de ma connaissance qui me joue ce tour-là, je dis tout de suite : *Prends donc garde à toi, animal!* Mais ce mot n'est pas plutôt lâché, que, flon! la girandole que v'là me tombe sur la figure. Je me retourne pour voir qu'est-ce qui m'avait gifflé ainsi; c'était une femme.

DULCIDOR.

Une femme?

BONDALA.

Oh! quand je dis une femme; elle en avait bien le corps, les bras, les jambes, mais pour de tête, bernique, pas plus que dans ma poche. Aussi, quand j'ai vu ça, je m'en suis venu vîte par ici, avec ma claque.

DULCIDOR, *riant.*

Ha! ha! ha!

BONDALA.

Comment, s'thistoire-là vous fait encore rire?

DULCIDOR.

Sans doute; et tu vas en faire autant lorsque tu sauras que

Digitized by Google

cette tête qui t'a mordu, et cette main qui t'a souffleté appartiennent à la fée Sylphina, ma sœur.

BONDALA.

Ah! queu conte vous me faites! Est-ce qu'une chose comme ça est possible? C'est pas là l'embarras, je sais bien que souvent la tête d'une femme est aux champs, quand son corps est à la ville; mais ici, c'est ben différent.

DULCIDOR.

Ma sœur est dans cet état, d'apres un arrêt du Destin, qui, pour la punir de ses déréglemens, a condamné sa tête à vivre séparée de son corps, et sans pouvoir s'en rapprocher, jusqu'à nouvel ordre.

BONDALA.

Ah! pardieu, en v'là une bonne, celle-là! C'est un drôle de corps que le Destin! Il fait d'une femme comme d'une histoire, il la met en deux volumes. Et votre frère est-il aussi bien équipé? L'avez-vous vu?

DULCIDOR.

Invisible à ses yeux, j'ai eu le plaisir de le contempler à mon aise.

BONDALA.

Comment est-il fagoté, lui?

DULCIDOR.

Il est devenu bien laid, bien vieux, bien décrepit, en un mot, bien hideux.

BONDALA.

Ah mon Dieu! queu dégringolade pour un mirliftor comme lui, qui se croyait le premier moutardier des belles! Mais, comment, vous qui êtes si bon, vous qui passez pour le meilleur Génie du monde, n'avez-vous pas pitié d'eux?

DULCIDOR.

Elle n'a que ce qu'elle mérite. Quant à mon frère, comme il joignait à tous les défauts de ma sœur un cœur plus dur, une ame plus inflexible, il ne peut être plaint.

BONDALA.

Et se sont-ils déjà vus, équipés comme ils sont?

DULCIDOR.

Mon frère a rencontré la tête de ma sœur, et je les ai vus se quiter en se disant des injures. Ils ne tarderont sans doute pas à venir dans ces lieux pour se venger de leurs enfans.

Digitized by Google

BONDALA.

Se venger! Est-ce qu'ils peuvent encore quelque chose sur eux?

DULCIDOR.

Il est sûr que par l'arrêt prononcé contre mon frère et ma sœur, il ne leur est pas permis d'user de violence pour séparer leurs enfans; mais la malignité a tant de ressources! elle inspire tant de ruses, de stratagêmes! J'ai conseillé à mon neveu de rester caché pendant le reste du jour; j'ai aussi quelque avis à donner à ma nièce; tandis que je vais lui parler, attends-moi ici, et examine bien ce qui se passera.

(*Il sort.*)

---

## *SCENE II.*

BONDALA, *seul.*

Ce Génie-là a l'air d'un bonhomme; mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination contre son frère et sa sœur, mais cependant toujours de façon à ne pas m'exposer; car, comme on dit, s'il faut aimer les bons, il faut encore plus se garer des méchans. Oh ça! mais je réfléchis à présent que le seigneur Dulcidor a fait une balourdise, en me laissant ici tout seul.... J'en tremble... Ouf! (*Il fait un saut en portant la main à son oreille.*) Diable m'emporte, si je n'ai pas cru que cette maudite tête voulaït me mordre l'oreille... Ah! mon Dieu! si c'était elle..... non; c'est Violetta... Il ne faut pas lui parler de ce que j'ai reçu pour son bouquet; ça lui ferait trop de peine.

---

## *SCENE* III.

BONDALA, VIOLETTA, *ensuite* BONDINO.

VIOLETTA.

Eh bien, M. Bondala, j'attends votre bouquet.

BONDALA.

Ah! pardon, ma chère petite, j'allais vous le cueillir, lorsque le seigneur Dulcidor, mon maître, m'a dit d'attendre son retour ici.

VIOLETTA.

Souffrez-vous encore de votre blessure?

BONDALA.

Je souffrirais, ma chère amie, qu'en vous voyant, je ne sentirais plus la moindre douleur.

Digitized by Google

VIOLETTA.

Vous êtes galant, M. Bondala.

BONDALA.

Non, le diable m'emporte! je vous dis ça tout bêtement, aussi vrai que je vous aime.

VIOLETTA.

Mais vous savez bien que je suis promise à Bondino.

*(Ici Bondino paraît.)*

BONDINO, *à part.*

Je m'en doutais.

BONDALA.

En vérité, ma chère, je ne conçois pas comment vous pouvez écouter un Bondino!

BONDINO, *s'approchant.*

Qu'appelles-tu, un Bondino?

BONDALA.

Ah! te voilà, mon ami?

BONDINO.

Un Bondino!

BONDALA.

Sans doute, un Bondino. N'est-ce pas un Bondino? Si tu ne l'étais pas, qu'est-ce qui voudrait l'être?

BONDINO.

Ecoute, j'aime Violetta.

BONDALA.

Et moi aussi, comme tu vois.

BONDINO.

Elle est presque ma femme.

BONDALA.

Quand elle le serait tout-à-fait.

BONDINO.

Tu sais que je ne suis pas patient.

BONDALA, *d'un ton fier.*

Que feras-tu?

BONDINO.

Si je te retrouve avec Violetta.....

BONDALA.

Eh bien?

BONDINO.

Je prendrai un bâton.

Digitized by Google

BONDALA.

Un bâton! Voyons, voyons un peu.

BONDINO.

Et je t'en donnerai cent coups.

BONDALA.

Ah! oui; tu le prends sur ce ton-là? eh bien, je les recevrai tes cent coups, et mille, deux mille si tu veux, et ensuite j'irai trouver Violetta, et je lui dirai: « C'est par amour pour vous » que j'ai reçu tout ça; pour preuve, v'là le bâton, frappez » vous-même. Violetta est bonne, sensible, compâtissante; le » bâton lui tombera des mains, elle me regardera, soupirera....

BONDINO.

Ah! le coquin!

BONDALA.

Il n'y a pas de coquin à ça, M. Bondino; c'est ainsi qu'on pense quand on aime.

---

## SCENE IV.

LES MÊMES, ALIDOR.

ALIDOR.

Mes bons amis, mon oncle m'a dit tantôt que je pourrais avoir toute confiance en vous. Je voudrais lui parler, où est-il?

BONDALA.

Je l'attends ici. Il ne tardera pas à venir; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort, seigneur, de vous montrer. Il vous avait recommandé de vous tenir caché.

ALIDOR.

Je ne puis vivre sans voir ma chère Flora; Violetta, où est-elle?

BONDALA.

Mais, seigneur, encore un coup, vous vous exposez, et vous nous exposez tous, si votre mère qui, sauf votre respect, ne vaut par le diable, venait par ici.....

ALIDOR.

L'aurais-tu déja vu, Bondala?

BONDALA.

Si je l'ai vu? Ah, j'en réponds. Tenez, v'là un doigt qui peut vous dire si elle a les dents belles, et une joue si elle a la main légère. (*Musique.*) Mais n'entends-je pas quelqu'un?....



Digitized by Google

ALIDOR, *regardant.*

Non, non, personne. Ma chère Violetta, prends pitié de moi ! (*Il la supplie*).

---

## *SCENE V.*

LES MÊMES, FLORIDOR, *en vieillard.*

(*La tête de la fée paraît tout-à-coup dans un arbre, et le Génie entre de côte. Ils ne se voient pas*).

LA FÉE.

Voilà mon indigne fils.

FLORIDOR, *à part, dans le fond.*

Voici mon coupable neveu.

BONDALA, *à Alidor.*

Encore un coup, seigneur, allez-vous-en. Si votre mère venait, si elle vous trouvait, irritée comme elle l'est, je crois que vous passeriez un vilain moment.

ALIDOR.

Eh pourquoi est-elle irritée ? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes, une marâtre.....

LA FÉE, *à part.*

Comme il me traite !

BONDALA.

Craignez aussi votre oncle, dont vous avez séduit la fille.

BONDINO.

Oh ! pour celui-là, il n'y a pas de danger ; il n'osera pas se montrer, il est devenu si laid, si hideux.....

FLORIDOR, *s'avançant.*

Si laid ! si hideux !

VIOLETTA, *s'enfuyant.*

Ah !

BONDALA, *stupéfait d'abord.*

Ah ! grand Dieu ! (*Il se sauve*).

BONDINO, *à Floridor.*

Ah ! seigneur..... excusez..... c'est qu'on m'avait dit..... Mais je vois qu'on avait tort..... et vous voilà tout aussi jeune, tout aussi frais, tout aussi beau. (*Musique*).

(*Il veut s'enfuir ; Floridor le poursuit jusqu'à la coulisse, le frappe de sa baguette, et court après son neveu. A peine est-il sorti, que Bondino reparaît en buste sur un piédestal, au bord de la coulisse*).

Digitized by Google

## SCENE VI.

LA FÉE, *sur l'arbre*, BONDINO.

LA FÉE.

La vengeance que mon frère exerce en ce moment sur mon fils, n'est qu'un faible essai des fureurs dont mon ame est agitée. Malheureuse ! quel changement affreux ! en quel état me vois-je réduite ! si Floridor voulait se réunir à moi pour trouver quelque remède à nos maux ! Tâchons de le joindre, et d'assembler avec lui la foudre qui doit écraser les perfides auteurs du tourment que j'endure. (*Elle se retire de l'arbre*).

## SCENE VII.

DULCIDOR, BONDINO, *en buste.*

DULCIDOR.

Elle s'éloigne, l'indigne mégère ! Floridor aussi ; mais quelle imprudence à mon neveu de se montrer ! Son impatient amour l'a emporté sur mes conseils ; il a voulu revoir sa maîtresse...

## SCENE VIII.

LES MÊMES, BONDALA.

BONDALA, *riant aux éclats.*

Ha ! ha ! ha !

DULCIDOR.

Je crois que tu ris ?

BONDALA.

C'est bien permis, quand on a eu si peur !

DULCIDOR.

Sais-tu ce qui est arrivé à mon neveu ?

BONDALA.

Pardine, si je le sais ! C'est ce qui me fait tant rire.

DULCIDOR.

Est-ce que tu aurais vu.....

BONDALA.

Tapi comme un lièvre derrière un arbre ; je n'étais qu'à dix pas ; lorsque son oncle l'a poursuivi ; et le touchant de sa baguette, l'a métamorphosé. Oh ! il est gentil à présent ; il a le corps noir, le tour du cou et le petit bout des pattes blancs ; de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles droites comme un clocher, une gueule petite, agréable, et garni de chaque

Digitized by Google

côté des plus gentilles petites moustaches !..... Oh ! vous pouvez vous vanter d'avoir dans ce neveu-là, une des plus jolies bêtes qu'on puisse voir. Vrai ! c'est à s'theur le plus beau petit chat...

DULCIDOR.

Quoi ! il est possible qu'il l'ait changé ?....

BONDALA.

Mais, en perdant sa figure, il n'a pas perdu son amour ; il a couru tout de suite, et avec ses quatre pattes, dans le jardin où mam'zelle Flora se promenait ; il s'est acroupés devant elle, et il la regardé avec des yeux si doux, si clairs..... si expressionnés, que votre nièce, qui a toujours aimé les chats, s'est baissée pour le flatter de la main. Lui, quand il a senti s'te petite menotte le caresser, il a haussé le dos, avec un miaulis si doux ; si tendre, si délicat, qu'elle l'a pris sur ses genoux avec une espèce..... oui, une espèce de..... là..... vous savez bien le mot.

DULCIDOR.

As-tu dit à ma nièce que c'était son amant ?

BONDALA.

Pas si bête ! J'aime trop mon sesc pour ça. D'ailleurs ces femmes, ça vous a un tact si fin, ça vous a sitôt dessiné les choses.. Et pis, c'est pas le tout ; j'ai pensé que si j'l'y disais elle l'y ôterait de petites douceurs, dont le pauvre minet sera bien aise de profiter, jusqu'à ce que vous lui rendiez sa figure.

DULCIDOR.

Mais rassure-toi sur son compte. Je suis sûr que mon frère ne tardera pas à lui rendre sa forme première. Emporté par un mouvement de fureur, il n'a pas réfléchi d'abord que l'arrêt des Fées ne lui permettait pas d'user de violence contre son neveu.

BONDALA.

C'est fo rt bien ; mais en attendant. ( *Il se retourne et voit Bondino.* ) ! Ah mon Dieu, qu'est-ce que je vois là ?.... Si je ne me trompe..... c'est la tête de Bondino.

DULCIDOR.

Oui ; tu vois un autre trait de la méchanceté de mon frère.

BONDALA.

Mais, jarni ! le v'là en buste comme un empereur grec.

DULCIDOR.

Dis donc romain.

BONDALA.

Je sais bien ; mais je dis ça, parce que celui qui l'a campé là

Digitized by Google

est maître grec. (*Il va remuer la tête de Bondino et la fait aller comme une pagode.*) Oh ! qu'il est donc farce comme ça !

DULCIDOR.

Je ne puis pas rompre entièrement l'enchantement de ce pauvre diable ; mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment et de la parole.

(*Il le touche de sa baguette*).

BONDINO.

(*Il ouvre les yeux, avec beaucoup de grimaces et de contorsions, et s'avance sur la scène.*)

BONDALA.

Quéu grimace y fait ! on dirait qu'il a des éguilles dans la bouche.

BONDINO.

Ah ! seigneur Dulcidor, ayez pitié de l'état ou vous me voyez !

DULCIDOR.

Mon cher Bondino, il m'est impossible à présent d'en faire d'avantage pour toi.

BONDINO.

Quoi ! je resterai comme je suis ?

DULCIDOR.

Il faut t'armer de patience.

BONDALA.

Ça vous est bien aisé à dire ; mais avec votre permission, s'il a faim à présent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger et se nourrir ?

DULCIDOR.

Pour manger et se nourrir ? Voilà bien la première réflexion d'un gourmand tel que toi : mais dans le fond tu as raison. (*Il tire un petit bâton de sa poche*). Prends ce bâton de sympathie : toutes les fois qu'en buvant et en mangeant tu le toucheras de ce petit bâton, en disant : « Bondino, je bois pour toi, Bondino, je mange pour toi », ce sera comme s'il buvait et mangeait lui-même.

BONDALA.

Ah pardieu ! en v'là une fière ! Vous allez peut-être me faire accroire que ça appaisera sa faim et sa soif ?

DULCIDOR.

Oui ; et si tu en doutes tu peux l'éprouver.

(*Il frappe du pied, et fait sortir de dessous terre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des serviettes, etc.*)

Je vais dans ce bois observer jusqu'aux moindres démarches de mon frère et de ma sœur : ils doivent y être à chercher quelque remède à leur malheureuse situation. (*Il sort*).

Digitized by Google

## SCENE IX.

BONDALA, BONDINO *en buste.*

BONDINO.

Je suis bien à plaindre, mon cher Bondala!

BONDALA.

Et non, puisqu'avec le petit bâton, je puis pourvoir à tous tes besoins. Voyons, as-tu appétit?

BONDINO.

Tu sais que je n'ai pas mangé de la journée.

BONDALA.

Le pauvre garçon!

*Il lui attache une serviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau, et mange.*

C'est pour Bondino que je mange... Trouves-tu cela bon?

BONDINO.

Fort bon.

BONDALA, *lui essuyant le visage.*

Ah! mon Dieu, que c'est donc farce, que c'est donc drôle! Je me serais donné au diable que c'était moi qui mangeais. (*Il verse dans un verre.*) C'est pour Bondino que je bois. (*Après avoir bu.*) Eh! ce vin, qu'en dis-tu?

BONDINO.

Excellent! Encore un coup.

BONDALA.

Volontiers. (*Il verse et boit.*) Tu vois que je suis poli, je t'ai servi le premier.... Mais à propos, v'là quelque chose qui me revient sur le cœur. Vous souvenez-vous, mon ami Bondino, de certaines menaces de coups de bâton?..... et devant Violetta, encore!...

BONDINO.

Oh! ne parlons plus de cela, mon ami; j'ai eu tort.

BONDALA.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que tu vois que ton estomach est à ma discrétion; mais comme je te connais bien, je vous condamne au pain et à l'eau pendant huit jours.

BONDINO.

Quoi! Bondala, tu serais capable?...

Digitized by Google

BONDALA.

Oui, mon ami, on ne peut pas digérer cent coups de bâton avant huit jours.

*( Il verse de l'eau dans un grand verre, et y trempe du pain.)*

BONDINO.

Joli régal!

BONDALA.

Tu es naturellement ivrogne, gourmand, ce petit ordinaire ne vous fera pas de mal. A présent, regarde-moi manger pour mon compte.

*( Il s'assied à terre, et mange avec un grand appétit. )*

BONDINO.

Est-il possible que Bondala, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse avec cette cruauté à l'égard d'un camarade? Si j'étais à ta place, et que tu fusses à la mienne, je ne me mettrais à table que pour toi, je ne boirais que pour t'enivrer.

BONDALA, *la bouche pleine, à part.*

Le coquin a touché la corde sensible! ( *Il verse du vin.* ) C'est pour Bondino que je bois.

BONDINO.

A ta santé, mon ami.

BONDALA, *après avoir bu.*

Je te remercie.

---

## SCENE X.

LES MÊMES, VIOLETTA.

VIOLETTA.

Ah! mon cher Bondino, qu'est-ce que Dulcidor vient de m'apprendre?... Hélas! il n'est que trop vrai.....

BONDINO.

Tu vois, ma chère Violetta, je n'ai plus ni bras, ni jambes.

VIOLETTA, *le caressant.*

Mon cher Bondino! mon cher mari!

BONDINO.

Epargnes-toi ces caresses, ma chère enfant, c'est comme si tu embrassais un marbre.

BONDALA.

Et un amant de cette matière-là ne peut convenir à une jolie

Digitized by Google

femme: charmante Violetta, c'est moi à présent qu'il faut caresser, si vous voulez qu'il s'en ressente, puisque je bois et que je mange pour lui. Sois tranquille, Bondino, tu n'y perdras pas; je veux aussi dès ce soir l'epouser pour toi.

BONDINO.

Non pas, non pas.

BONDALA.

Si fait, si fait. (*Prenant la main de Violetta.*) Jolie petite menotte, c'est pour Bondino, c'est pour Bondino que je vous caresse.

BONDINO.

Ne badinons point, je te prie.

BONDALA.

Laisse-moi donc faire, nigaud; tu auras bien du plaisir, je t'en réponds.

BONDINO.

Tu es trop serviable. Violetta, passe de mon côté, et ne souffre pas qu'il t'approche.

BONDALA.

Oui; tu le prends sur ce ton-là? eh bien, je te déclare, que n'étant pas obligé de manger et boire pour toi, à commencer de tout à l'heure, tu seras à la diète.

BONDINO.

Mais, Bondala, peux-tu vouloir abuser de ma triste situation?

BONDALA.

Au contraire, c'est toi qui abuses de mes bontés.

BONDINO.

Fais donc réflexion.....

BONDALA.

Et toi, fais diète.

VIOLETTA.

Ah! je vous en prie, mon cher Bondala.....

BONDALA.

Je vous vois venir, vous; si vous prêchez pour l'arbre.....

BONDINO.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare.....

BONDALA.

Avez-vous vu un animal comme ça, qui me traite de barbare, moi qui m'offre du meilleur cœur à faire tout pour lui?

Digitized by Google

## SCENE XI.

LES MÊMES, DULCIDOR.

FLORIDOR.

Eloignez-vous vîte, malheureux, éloignez-vous; mon frère s'avance par ici pour y faire ses sorciléges et ses horribles conjurations.

BONDALA.

Ah! mon Dieu!

DULCIDOR.

Ma sœur dirige aussi ses pas vers ce lieu, dans la même intention.

BONDALA.

Comment, votre sœur, est-ce que le Destin l'aurait remis en un volume?

DULCIDOR.

Eh non, imbécille, c'est sa tête seulement.

BONDALA.

De quel côté croyez-vous qu'elle vienne?

DULCIDOR.

Par là.

BONDALA.

En ce cas, moi, je file par ici. (*Il sort par un côté.*)

DULCIDOR, *à Bondino et à Violette.*

Allons, allons, sortez vîte, vous autres.

BONDALA, *dans la coulisse.*

Oh là, là! finissez donc.

DULCIDOR.

Qu'a donc rencontré cet animal?

BONDALA, *entrant, tout effaré.*

Ah! seigneur Dulcidor, sauvez-moi, sauvez-moi.

DULCIDOR.

Qu'as-tu donc?

BONDALA.

Ce que j'ai? Le second volume de votre damnée sœur, qui m'attendait sans doute sur le passage, et qui m'a flanqué quatre ou cinq croquignoles sur le chignon.

DULCIDOR.

Bah!



Digitized by Google

BONDALA.

Oui. Si j'avais eu le malheur de me retourner, je les aurais eu sur le nez; c'est sûr.

*(On voit des éclairs et on entend un grand coup de tonnerre.)*

Ah! mon Dieu, me v'là flamblé.

DULCIDOR.

Ne crains rien, suis-moi; aussi bien, je vais t'employer.

BONDALA, *s'accrochant à lui.*

Oh! avec vous, je n'ai pas peur

*(Ils sortent par une coulisse au-dessous de celle par où entre Floridor).*

---

## SCENE XII.

### SYLPHYNA, FLORIDOR.

*(Floridor arrive par la coulisse en avant de la balustrade; et pendant qu'il parle, une musique douce annonce l'arrivée de de la fée Sylphina, le long de la balustrade: elle se place la tête sur le vase qu'on voit au bout de la colonne qui termine la balustrade.)*

FLORIDOR.

Oui, c'en est fait, voici le moment marqué pour ma vengeance; il faut qu'elle s'etende aussi, s'il est possible, sur ma coupable sœur. Voyons, cherchons quelque conjuration qui puisse éclater à la fois sur toutes mes victimes. *(Il réfléchit.)*

SYLPHINA, *sur le vase.*

Je l'aperçois enfin ce coupable Floridor, et je puis l'accabler des imprécations que lui a merité sa négligence à surveiller sa fille.

FLORIDOR.

Ce moyen est terrible; mais il est necessaire..... Allons.

*(Il relève sa baguette, remonte la scène, comme pour commencer sa conjuration, lorsqu'il apercoit sa sœur.)*

Que faites-vous là?

SYLPHINA.

Je m'y suis placée pour contempler plus à mon aise les graces répandues sur toute votre personne; cette fraîcheur, ces formes si séduisantes, auxquelles la plus fière beaute ne saurait résister.

FLORIDOR.

Il vous sied bien, tête sans corps et sans ame, d'insulter au malheur dont votre coupable negligence est la seule cause..... Sylphina, craignez qu'une injure aussi sanglante.....

Digitized by Google

SYLPHINA.

Et vous, craignez que les puissances infernales que je vais evoquer.....

FLORIDOR.

Faisons mieux, Sylphina, évoquons-les de concert; oublions os reproches particuliers, et ne songeons qu'à nous venger l'Alidor et de Flora; c'est à leur coupable amour que nous devons nos tourmens, c'est sur eux que doit tomber notre vengeance.

SYLPHINA.

Evoquez donc nos vengeurs, et vous m'entendrez leur tracer la route qu'ils doivent suivre.

FLORIDOR.

*(Il fait plusieurs cercles et conjurations, et va se placer à la droite de sa sœur.)*

Habitans du séjour ténébreux, que l'enfer a soumis à notre pouvoir, paraissez tous.

*(Après l'apparition des Démons, une Gloire descend, et un petit Genie dit :)*

Terminez, insensés, vos vaines conjurations; vous ne parviendrez à changer votre sort par aucuns moyens surnaturels; ce changement doit être l'ouvrage de la nature et de l'amour.

*(Grand coup de tonnerre. —— Le rideau se baisse.)*

***Fin du deuxième Acte.***

---

# ACTE III.

*(Le Théâtre représente une forêt.)*

---

## *SCENE PREMIERE.*

DULCIDOR, BONDALA, *arrivant dans un nuage.*

BONDALA, *sortant du nuage.*

C'est donc ici que nous faisons halte?

DULCIDOR.

Oui.

BONDALA.

Avons-nous fait beaucoup de chemin?

Digitized by Google

DULCIDOR.

Deux cents lieues.

BONDALA.

Depuis un quart-d'heure?

DULCIDOR.

Cela t'étonne?

BONDALA.

Oh! non : de votre part, rien ne me surprend. Pouvez-vous me dire à s'theure ce que nous venons faire ici?

DULCIDOR.

Je viens y consulter un oracle fameux, et en même temps m'opposer aux mauvais desseins de mon frère et de ma sœur. J'ai dit à Bondino d'observer au coin de ce bois, et tandis.....

BONDALA.

Mais tandis que vous irez d'un côté, si votre frère et votre sœur viennent de l'autre et me rencontrent, je serai dans de beaux draps! Votre frère a bien voulu rendre à Bondino sa figure; mais il l'y a bien signifié que si, à l'avenir, il soupçonnait que, lui ou moi, nous fussions dans les intérêts de son neveu et de sa fille, il nous transformerait en chauve-souris au moins.

DULCIDOR.

Restes en ces lieux, je te l'ordonne..... D'ailleurs, je ne serai pas long-temps à revenir. (*Il sort.*)

---

## *SCENE II.*

### BONDALA, BONDINO.

BONDINO, *arrivant du côté opposé.*

Le Génie m'a pardonné; mais il m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler ni de son neveu ni de sa nièce. Où est le seigneur Dulcidor?

BONDALA.

Il va revenir ici pour consulter un oracle fameux, qui lit tout couramment dans le livre du Destin.

BONDINO.

Qu'est-ce que c'est que le livre du Destin.

BONDALA.

C'est un livre où sont inscrits les noms de tous les hommes, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, avec ce qui doit leur arriver.

Digitized by Google

BONDINO.

J'y suis donc aussi, moi?

BONDALA.

Pardine! Bondino, né tel jour..... marié tel jour..... coiffé à telle heure.... fera mille tours de passe-passe..... et finira par être pendu.

BONDINO.

Tu mens; cela n'y est pas.

BONDALA.

Je te dis que cela doit y être.

BONDINO.

Coquin!

BONDALA.

Fripon!

BONDINO.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures; à la fin.....

---

## SCENE III.

### LES MÊMES, DULCIDOR.

DULCIDOR.

Eh bien! eh bien! comment, je ne puis pas vous laisser un moment seul que vous ne vous querelliez?

BONDALA.

Est-ce possible autrement avec lui qui m'interroge, et à qui je réponds des vérités.....

BONDINO.

C'est faux.

DULCIDOR.

Finissons. Je ne m'étais pas trompé, mon frère et ma sœur ont fait transporter leurs enfans dans ces lieux. Alidor a repris sa première forme, mais à quel prix la lui ont-ils rendue, les monstres!

BONDALA.

Qu'ont-ils donc imaginé?

DULCIDOR.

Ils ont fait venir un gnome des plus ideux, des plus malfaisans; ils lui ont donné la figure d'Alidor. La ressemblance est si frappante et si parfaite que je n'ai jamais pu distinguer quel est le véritable; de plus, l'enchantement est fait de façon que l'un et l'autre n'ont point l'usage de la parole, ce n'est

Digitized by Google

que par leurs gestes, leurs empressemens, leurs regards et leurs soupirs qu'ils peuvent exprimer leur amour à Flora; encore ne peuvent-ils le faire que successivement: juge de la cruelle situation de ma nièce.

BONDALA.

Comment, mam'zelle Flora n'a pas encore pu reconnaître.... ça m'étonne bien, car on dit qu'une femme reconnaîtrait son amoureux dans cent mille.

DULCIDOR.

Mais, imbécille, cette ressemblance si parfaite.....

BONDALA.

C'est vrai que c'est embarrasssant, et qu'en croyant prendre l'agneau, elle pourrait bien ne prendre que le loup.

(*On entend le chant d'un, de deux, et ensuite de trois oiseaux.*)

Qu'est-ce que c'est donc que cette musique?

DULCIDOR

C'est là que le fameux oracle rend ses réponses; je veux le consulter. (*à l'oracle.*) Divin interprète des destinées, je protége deux tendres amans, leurs parens les persécutent; daignez m'éclaircir sur le sort que le ciel réserve à leur amour.

UNE VOIX.

D'un bonheur pur que rien n'égale,
Ils pourront jouir dans ce jour,
Si leur piété filiale
Marche d'accord avec l'amour.
Prépare le tombeau d'une amante chérie,
C'est là qu'à son amant elle doit être unie.

DULCIDOR.

Un tombeau! quel oracle! grand dieu!

BONDALA.

Y n'est pas gai du tout.

DULCIDOR.

Je prévois, d'après lui, que ma nièce, désespérée d'avoir choisi le gnome au lieu de son amant, se donnera la mort, et que celui-ci ne lui survivra pas.

BONDALA.

Comment, c'est ça que veut dire s'toracle?

DULCIDOR.

Du moins je le présume.

Digitized by Google

BONDALA.

Oui, mais ce n'est pas sûr, ces oracles, c'est devins, ces sorciers, ça vous a des mots entortillés qui ont l'air de dire noir, tandis que ça veut dire blanc. Est-ce que vous ne pouvez pas faire un signal à votre nièce pour qu'elle choisisse le bon?

DULCIDOR.

Non.

BONDALA.

Non?...

DULCIDOR.

Impossible, te dis-je, l'enchantement est fait de façon que rien que de surnaturel ne peut le détruire. J'aperçois ma nièce, reste auprès d'elle; et si elle me demande, dislui que je ne tarderai pas à revenir. (*Il sort.*)

---

## SCENE IV.

### BONDALA, FLORA, VIOLETTA, ALIDOR.

FLORA, *suivie d'Alidor.*

Laissez-moi, vous dis-je, et gardez-vous de m'approcher.

(*Alidor s'arrête et la contemple.*)

BONDALA *examinant Alidor.*

Je me donnerais pourtant au diable que c'est le seigneur Alidor.

FLORA, *à Violetta.*

Ah! ma chère Violetta! quel supplice! avoir mon amant devant mes yeux, et douter toujours si c'est lui; le trouver à chaque moment, et craindre sans cesse de me tromper!

VIOLETTA, *montrant Alidor.*

Voilà cependant bien l'air soumis et respectueux d'Alidor.

FLORA.

Celui qui me quitte à l'instant l'avait de même, et c'est là mon tourment.

BONDALA.

C'est vrai que c'est dur pour une femme qui est pressée de choisir, de ne pas pouvoir deviner.....

VIOLETTA.

Tais-toi, nigaud.

BONDALA.

Au surplus, comme tout ça ne fait pas le compte de mam'zelle

Digitized by Google

Flora, il faut plutôt l'aider à deviner... voyons ça. ( *A Alidor.* ne restez donc pas là comme un terme, et venez défiler votr chapelet à mam'zelle.

( *Alidor s'avance vers Flora, et lui exprime son amour.* )

FLORA.

Sortez de ma présence, et n'y reparaissez que quand je vous le ferai dire.

( *Alidor exprime sa douleur, et se retire désespéré.*

---

## SCENE V.

LES MÊMES, DULCIDOR.

DULCIDOR, *durement.*

Eloignez-vous tous ; j'ai à parler en particulier à ma mère.

BONDALA.

Moi aussi.

DULCIDOR.

Oui, toi !

BONDALA, *à Bondino.*

Sortons, il n'est pas de bonne humeur.

BONDINO.

C'est qu'il apporte de mauvaises nouvelles.

( *Alidor, Bondala et Bondino, sortent chacun de leur côté* ).

---

## SCENE VI.

DULCIDOR, FLORA, VIOLETTA.

DULCIDOR, *à Violetta.*

Tu peux rester, Violetta. ( *à Flora* ). Ma chère Flora, vou êtes encore bien plus à plaindre que je le croyais. Votre pèr vous obligeait de choisir dans ce jour un époux entre deu rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser qu votre amant était un des deux, et que je pourrais trouver quel que moyen qui vous aiderait à le distinguer. On nous trompait.

FLORA, *émue.*

Quoi !

DULCIDOR.

Votre amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous... hélas ! et il n'y reparaîtra jamais ?

FLORA, *avec effroi.*

Il n'y reparaitra jamais ?

Digitized by Google

DULCIDOR.

Je me promenais dans ce bois..... des soupirs..... une voix plaintive..... votre nom que j'ai entendu prononcer.....

FLORA.

Tout, mon sang se glace!

DULCIDOR.

J'ai approché; et j'ai vu l'infortuné Alidor baigné dans son sang.

FLORA.

Mon amant.....

DULCIDOR.

Le désespoir de vous voir perdue pour lui, et bientôt entre les bras d'un autre, la porte à attenter à ses jours. Il vient d'expirer en parcourant votre nom.

FLORA, *tombant dans les bras de Violetta.*

C'en est fait, je sens que je vais le suivre.

DULCIDOR, *à Flora.*

Ne crains rien pour ses jours, je le rappellerai aisément à la vie, lorsqu'il en sera temps; la douleur que je viens de lui marquer était feinte.....

VIOLETTA.

Quoi, Alidor.....

DULCIDOR.

Il respire; mais mon art, n'était pas assés puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu rivale, j'ai eu recours à ce moyen extrême Toi ma chère Violetta, cours promptement trouver les deux rivaux, annonce leur que ta maîtresse apprenant que je ne pourais lui être d'aucun secours, et craignant de se voir peut-être unie à quelque monstre, après partie violent de se soustraire à la tirannie de son père en se donnant la mort. Ajoute même que tu m'as vu lui faire rendre les honneurs funèbres; un tombeau qui va s'élever dans ces lieux, et où je vais faire déposer ma nièce, attestera la vérité de ton rapport. Vole et reviens me rendre compte ici même.

VIOLETTA.

Vous allez être obeie. ( *Elle sort* ).



Digitized by Google

## SCENE VII.

DULCIDOR, FLORA, *évanouie.*

DULCIDOR.

La perte de Flora, selon toute apparence, sera fort indifférente à ce gnôme qu'on force à paraître ici, sous la figure de mon neveu; au lieu que ce tendre amant se fera aisément reconnaître, à toute la douleur et le désespoir ou se livrera son ame..... vous tous qui m'êtes subordonnés, paraissez.

*Il fait nuit obscure; quatre silphes paraissent et emportent Flora, au milieu d'un rond d'arbres. Au même instant un tombeau s'élève, d'autres silphes commencent le deuil jettent des fleurs sur le tombeau y attachent des guirlandes et par différentes attitudes, expriment leur douleur et forme un danse caractérisée. Pendant la danse un transparent offre sur le tombeau ces mots,*

ICI REPOSE FLORA.

DULCIDOR, *faisant signe aux silphes de sortir.*

Violetta tarde bien à reparaître, mon épreuve aurait-elle manqué son effet? Je ne puis le croire... On vient... c'est elle sans doute.

## SCENE VIII.

DULCIDOR, VIOLETTA.

DULCIDOR.

Eh bien! qu'elle nouvelle?

VIOLETTA.

Au récit que j'ai fait aux deux rivaux de la mort précipitée de Flora, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, saisi de la plus vive douleur, est tombé privé de sentiment. Il n'y a plus de doute, seigneur, que ce dernier soit Alidor lui-même. Pourquoi ne pas lui dire qu'il reverra bientôt sa maîtresse vivante? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel.

DULCIDOR.

Ce n'est pas à moi, c'est à l'amour, et à l'amour le plus parfait que puissent ressentir deux amans, ainsi que la piété filiale: tel est l'arrêt du Destin, je ne dois qu'ouvrir ce tombeau.

(*Il approche du tombeau, qui s'ouvre dès qu'il l'a touche de sa baguette.*)

Elle ne tardera pas à sortir de son assoupissement; tu peux, si tu veux, rester ici.

Digitized by Google

VIOLETTA, *avec effroi.*

Moi, rester ici seule, la nuit, au milieu de tous ces objets funebres! Je mourrais de peur!

DULCIDOR.

Eh bien, suis-moi; gagnons de ce côté.

---

## *SCENE IX.*

BONDALA, *seul, arrivant du côté opposé.*

Suivant ce que m'a dit Violetta, c'est ici que doit être le tombeau .... oui, mais en m'orientant, réfléchissons un peu à mon escapade; mam'zelle Flora est morte, j'en suis fâché, c'étoit une bonne fille; quoi ça je ne vois pas la nécessité qu'elle s'en aille dans l'autre monde avec ce joli collié de diamans qu'elle avait à son cou; il ne peut lui servir à rien, et en le prenant, je ne ferai de tort à personne. Le seigneur Dulcidor, à présent que sa mère est morte, et que son neveu ne vaut guère mieu; ne me tiendra pas les promesses qu'il m'a faite, et je serai toujours gueux, au lieu qu'avec la valeur du j'aurai de quoi vivre heureux le reste de mes jours. Allons, c'est dit, il faut me tenir là, avançons.

---

## *SCENE XV ET DERNIERE.*

ALIDOR, FLORA.

ALIDOR.

Puisque la crainte de nous avoir perdus, a réveillé, dans le cœur de nos parens, le pouvoir de la nature, puisqu'ils se souviennent enfin qu'ils nous ont donné le jour, prouvons leur que nous avons mérité ce présent. Notre piété filiale peut attendrir le Destin, touché de notre dévouement, ébranlé par leur repentir, il leur rendra peut être leur forme primitsve, les mêmes droits que nous à la félicité.

FLORA.

Faisons plus, mon cher Alidor, jurons que malgré l'amour qui nous nuit, de ne jamais devenir époux sans l'aveu de nos parens.

ALIDOR.

Je le jure!

( *Une musique douce et majestueuse annonce l'arrivée de Dulcidor, qui descend dans une gloire entourée de nuages brillans; il est entouré de silphides de Génies et d'Amours, d'autres silphes et silphides entrent par les côtes sur la scène.* )

( *Tableau.* )

Digitized by Google

FLORIDOR *avançant vers sa fille et son neveu.*

Grace à vous, mes enfans, les Destins nous pardonne,
Jouissons aujourd'hui du bonheur qu'il nous donne,
Et n'oublions jamais que l'esprit, la beauté
Ne peuvent nous conduire à la félicité,
Qu'autant que la vertu les guide et les couronne.

( *A sa suite.* )

Et vous qui m'entendez célébrer ce beau jour,
Où l'on voit triompher la nature et l'amour.

( *Ballet général.* )

20 JY 63

FIN.

Digitized by Google